

Tracées littéraires et volcaniques

D'un monde l'autre. Tracées des littératures francophones de Lise Gauvin, Mémoire d'encrier, 451 p.

Aimé Césaire, frère volcan de Daniel Maximin, Seuil, 276 p.

Ching Selao

Numéro 248, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Selao, C. (2014). Compte rendu de [Tracées littéraires et volcaniques / *D'un monde l'autre. Tracées des littératures francophones* de Lise Gauvin, Mémoire d'encrier, 451 p. / *Aimé Césaire, frère volcan* de Daniel Maximin, Seuil, 276 p.] *Spirale*, (248), 59–61.

Tracées littéraires et volcaniques

PAR CHING SELAO

D'UN MONDE L'AUTRE.
TRACÉES DES LITTÉRATURES FRANCOPHONES

de Lise Gauvin

Mémoire d'encrier, 451 p.

AIMÉ CÉSAIRE, FRÈRE VOLCAN

de Daniel Maximin

Seuil, 276 p.

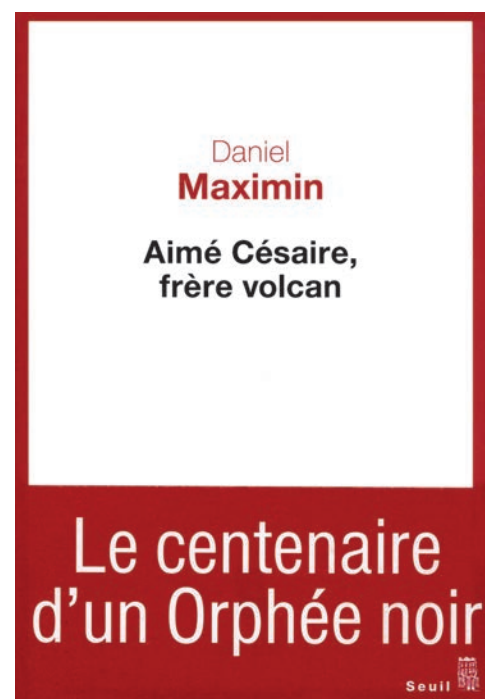
*Il y a des volcans qui se meurent
il y a des volcans qui demeurent [...]
il y a des volcans pieux qui élèvent des monuments
à la gloire des peuples disparus [...]
il y a des volcans dont l'embouchure est à la mesure
exacte de l'antique déchirure.*

— Aimé Césaire, « Dorsale bossale » (*Moi, laminaire*, 1982).

L'année 2013 a marqué le dixième anniversaire des éditions Mémoire d'encrier, fondées par le poète haïtien Rodney Saint-Éloi qui, en 2003, vivait à Montréal depuis deux ans seulement. La maison a depuis publié des auteurs connus comme Dany Laferrière, en plus de rééditer un classique de la littérature haïtienne, *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain, et l'essai *Ainsi parla l'Oncle* de Jean-Price-Mars que les chantres de la négritude ont lu avec enthousiasme. Fidèle à son mandat de faire entendre la diversité des voix, Mémoire d'encrier a récemment fait paraître *D'un monde l'autre. Tracées des littératures francophones*, ouvrage qui rassemble les chroniques que Lise Gauvin a publiées dans *Le Devoir* entre 1990 et 2013, et qui montre la richesse et la variété des textes francophones. Mais l'année 2013 est également, et peut-être surtout, celle du centenaire de la naissance d'Aimé Césaire, le grand poète aux vers volcaniques qui représente l'une des figures sans lesquelles la francophonie littéraire ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. À cet égard,

Maryse Condé confiait déjà à Lise Gauvin, en 1994, malgré ses désaccords avec le poète-député, que « *s'il n'y avait pas eu Césaire un jour, nous [les écrivains antillais] ne pourrions pas être là en train d'écrire. C'est vraiment le fondateur, l'ancêtre fondateur.* » Pour souligner le centenaire de « l'Orphée noir », comme l'appelait Jean-Paul Sartre, Daniel Maximin a publié un très bel essai, un vibrant et sincère hommage parmi tous ceux qui ont été rendus au poète depuis sa mort en 2008 et son entrée au Panthéon en 2011. L'écrivain guadeloupéen a côtoyé Césaire pendant de longues années — en personne, de vive voix, par des échanges épistolaires ou à travers ses écrits (Maximin a non seulement co-édité l'œuvre poétique complète de Césaire, mais on lui doit aussi la publication de *Moi, laminaire*) —, avec une distance respectueuse pour ce « *frère volcan* »,

poète fulgurant, homme discret, toujours solidaire, profondément solitaire.



VOYAGE AU « TOUT-MONDE »

Le livre de Lise Gauvin, dont les recensions portent principalement sur les romans et les récits, propose d'être « *comme un accompagnement dans ce voyage hors frontières constitué par les textes francophones et comme autant de haltes dans un Tout-monde en gestation* ». Alors que la présentation renvoie à un concept cher à Édouard Glissant, qui occupe une place privilégiée dans les « *quelques incursions du côté de l'essai* », le sous-titre fait écho à *Lettres créoles. Tracées antillaises et continentales de la littérature* de Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant. C'est d'ailleurs aux Antilles que s'amorce cette traversée littéraire, après une brève partie intitulée « Perspectives croisées », qui revient sur « *le malentendu francophone* » et les questions de centre et de périphérie fréquemment évoquées au sujet de la francophonie. L'ouvrage de Gauvin procède par aires géographiques — « Antilles et Océan indien », « Afriques » (au pluriel), « Europe » — plutôt que par date de parution des chroniques, ce qui donne un ensemble cohérent mettant en relief les thèmes récurrents de chacun des corpus, sans par ailleurs négliger les différences qui distinguent la plume des auteurs. Une place importante est accordée aux écrivains de la créolité, surtout à Patrick Chamoiseau, ainsi qu'aux œuvres d'Édouard Glissant et de Maryse Condé. Les auteurs haïtiens ne sont pas non plus en reste : les lecteurs pourront entre autres croiser Lyonel Trouillot, qui écrit des romans en français et de la poésie en créole, ayant choisi de ne pas mélanger les deux langues, ou Yanick Lahens dont les récits se situent avant, pendant ou après le terrible séisme de 2010 en Haïti.

Si les écrivains antillais abordent souvent les questions de créolisation de langues et de cultures, de conflits identitaires liés à un passé esclavagiste, les auteurs originaires de l'Afrique du Nord ou de l'Afrique noire sont nombreux à mettre en fiction les problèmes de corruption, de dictature ou de guerres civiles qui ravagent leur pays. En ce sens, Condé donne à lire une œuvre charnière qui relie constamment les Amériques et l'Afrique. C'est notamment ce qu'elle fait dans *En attendant la montée des eaux*, roman qui fait dire à Gauvin qu'« *[e]ntre les dictatures afri-*

caines et les présidences haïtiennes défilent une série de faits tous plus hallucinants les uns que les autres et qui ont pourtant une couleur de vérité aisément reconnaissable. »

Les romans d'Ahmadou Kourouma, qui a recours à la caricature et à un humour parfois aussi déroutant que saisissant, ont également une « *force évocatrice [...] troublante de vérité* ». Les écrivains africains et maghrébins sont, au même titre que les Antillais, préoccupés par la langue, caractérisant ce que Gauvin a appelé la « *surconscience linguistique* ». Bien qu'elle fasse appel au malinké, l'écriture de Kourouma n'est pas tout à fait étrangère à l'écriture « *chamoisée* » (le mot est de Kundera) de l'auteur de *Texaco*. On constate cependant que pour des auteures comme Assia Djebar et Malika Mokeddem, il ne s'agit pas tant de « *créoliser* », d'« *africaniser* » ou d'« *arabiser* » le français que d'explorer l'imaginaire des langues sous l'angle du désir, du rapport charnel. Elles n'en proposent pas moins une vision opposée : Djebar met l'accent sur la difficulté de murmurer des mots d'amour en français ; Mokeddem traduit l'impossibilité d'exprimer l'amour en arabe, même avec des amants algériens. *D'un monde l'autre* montre qu'en plus de tous ces thèmes, ceux de l'immigration, du racisme (ou racisme à rebours) et du « *retour* » au pays natal sont pareillement exploités, entre autres par Tahar Ben Jelloun et Alain Mabanckou, pour ne nommer que les plus connus.

Selon les mots de Gauvin elle-même, la partie sur l'Europe offre un « *maigre aperçu* », et on remarque bien sûr l'absence du Québec dans les différentes catégories puisque les recensions sont d'abord parues dans le quotidien mont-réalais. Cela n'empêche toutefois pas la critique de faire ici et là des rapprochements et de noter, par exemple, que les littératures belge et suisse ont leur propre système de reconnaissance comme la littérature québécoise, bien qu'elles « *dépendent toujours, pour leur diffusion dans les autres pays francophones, du passage par l'édition hexagonale* ». « *Compagnon* » d'un voyage au « *Tout-monde* » francophone, cet ouvrage donne en cours de route des extraits d'entretiens ou de conversations que



Gauvin a tenus avec plusieurs écrivains, notamment avec Glissant pour qui Gaston Miron est « *comme un phénomène nature, comme une espèce d'éruption mais aussi comme une espèce de surgissement tranquille* ». De Césaire, dont le verbe poétique avait touché et troublé Miron, Glissant avait écrit en 2009 : « *La poétique d'Aimé Césaire est de volcans et d'éruptions, elle est déchirée des emmêlements de la conscience, parcourue des flots déhalés de la souffrance nègre, avec parfois une surprenante tendresse d'eau de source, et partout des boucans de joie et de liesse.* »

CÉSAIRE-VOLCAN

L'image du volcan pour décrire la poésie de Césaire ou son tempérament, à la fois calme et farouche depuis l'enfance, n'est pas originale. Cela ne veut pas dire pour autant qu'elle soit fautive. Dans *Aimé Césaire, frère volcan*, Daniel Maximin nous convie à des moments de complicité, d'intimité littéraire entre deux amoureux de la poésie. Décrit comme un dialogue par l'auteur, qui tantôt s'adresse à Césaire dans la familiarité du « *tu* », tantôt parle de lui dans la distance du « *il* », le livre révèle, à travers une prose émouvante, mais dénuée de tout sentimentalisme, à quel point le poète-député-maire, personnage public, orateur convaincu et convaincant, poète encensé, vivait dans une sorte de désir de solitude jamais assouvi, comme un homme qui offrirait

« volontiers son écoute et son temps, mais qui en son tréfonds était en un ailleurs où il rêv[ait] de ne pas être dérangé ». Maximin rappelle les grandes lignes du parcours césairien : le « *souffle cyclonique* » du *Cahier d'un retour au pays natal*, l'aventure de la revue *Tropiques* et du théâtre, les amitiés, la politique, les « trahisons » des camarades communistes, la relation et la rupture avec Suzanne, la muse qui faisait rêver les poètes de la « *Sainte Trinité* », selon l'un d'entre eux, à savoir Léon Damas, mais dont le choix s'était arrêté sur Césaire qu'elle « *comprendait déjà au plus profond au moment même où il était encore incompréhensible à lui-même* ».

Impossible, certes, de signaler ses accomplissements poétiques et politiques sans du même coup revenir à la départementalisation. Homme « *de liberté, de chute et de*

délivrance », à l'image de la définition qu'il donnait de la poésie, Césaire ne pouvait vivre cette loi rapportée et portée depuis 1946 que comme une blessure secrète, lui qui, dans *Corps perdu* (1949) écrivait : « *je me lèverai un cri et si violent / que tout entier j'éclabousserai le ciel / et [...] / je commanderai aux îles d'exister* ». Sans s'attarder à ce que d'autres ont appelé une contradiction, l'auteur souligne néanmoins l'intransigeance de Césaire face à l'une de ses dernières volontés : avoir son poème, « *Calendrier lagunaire* », gravé en entier sur sa tombe.

*J'habite une blessure sacrée
j'habite des ancêtres imaginaires
j'habite un vouloir obscur
j'habite un long silence
j'habite une soif irrémédiable [...].*

Dans son insistance à se dire « frère » et non « fils » du poète martiniquais, on sent bien le désir de Maximin de se distinguer des fils qui ont entretenu avec le père des rapports ambivalents. Père ou frère, Césaire a ouvert le sentier de la francophonie et a laissé une trace indélébile dans la multiplicité des tracées littéraires. Par-delà les hommages, son centenaire est l'occasion de rappeler que, de l'éruption du *Cahier* à l'embellie de *Moi, laminaire* — dernier recueil dans lequel le poète évoque « *ce volcan qui survit en clepsydre aux débris / de son courage* » —, la parole de Césaire, exigeante, essentielle, nous donne « *la force de regarder demain* ». †

L'espoir de la mélancolie



PAR CAROLE CARPENTIER

LA MÉLANCOLIE DES MISÉRABLES. ESSAI DE SOCIOCRIQUE

de Pierre Popovic

Le Quartanier, « Erres Essais », 310 p.

La littérature ne nous parle pas seulement de textes et, en dernier ressort, d'elle-même, mais également de la vérité, de la vie humaine et de l'éthique.

— Jacques Bouveresse

Si Pierre Popovic est reconnu comme l'un des grands spécialistes de la sociocritique, il serait néanmoins faux de croire que son ouvrage ne s'adresse qu'aux adeptes de cette discipline. À cet effet, il n'est pas inutile de se pencher sur la seconde partie du titre du livre : *La mélancolie des Misérables. Essai de*

sociocritique. L'essai critique, comme le rappelle Annie Perron, est habituel chez les universitaires et peut constituer, à cet égard, une forme littéraire à connotation professionnelle. Cependant, dans l'essai, « *le langage ne sert pas qu'à transmettre une pensée, il contribue à la faire advenir, la montre comme une*

quête de sens ». L'essai de Pierre Popovic, s'il est savant, se lit aussi comme la quête d'un arrimage entre connaissances et intuitions, comme une avancée, pas à pas, dans les méandres de l'œuvre de Victor Hugo afin d'en saisir et d'en montrer l'exemplarité et la pertinence.